



HAL
open science

Un monde merveilleux

Daniel Terrolle

► **To cite this version:**

| Daniel Terrolle. Un monde merveilleux. 2003. halshs-00068444

HAL Id: halshs-00068444

<https://shs.hal.science/halshs-00068444>

Submitted on 12 May 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

D.Terrolle
Anthropologue
Laboratoire d'Anthropologie Urbaine
CNRS (Ivry)
daniel.terrolle@wanadoo.fr

Le monde merveilleux des sans-abri

Alors que nombre de personnes « fragiles » sont mortes à leur domicile pendant cette canicule, les personnes sans domicile sur Paris auraient mieux résisté que prévu à la chaleur. Stéfania Parigi, actuelle directrice du Samu social de Paris en témoigne benoîtement (Le Monde du 27/08/03, p.10) en déclarant : « A priori, il n'y a pas de différence en terme de décès chez les SDF par rapport à l'été dernier ».

Voilà un bilan un peu rapidement tiré qui mérite analyse . Tout d'abord on y apprend que la directrice du Samu Social de Paris dispose de chiffres précis et comparatifs – ce qui est un scoop - concernant la mort des SDF à Paris. D'où les sort-elle ? Quelles sont ses sources ? Mystère. Pour avoir enquêté pendant six années sur cette question taboue¹ et constaté le mutisme complet de nos deux observatoires de la pauvreté (dont celui du Samu social de Paris) sur la mortalité des SDF, je reste confondu par tant d'assurance. Alors qu'aucun statisticien n'est en mesure de donner une définition précise d'un SDF et que par contre coup l'INED, qui traite de la mortalité en France, reste incapable de cerner celle de personnes non définies statistiquement par l'INSEE, je suis sidéré par le caractère péremptoire de cette déclaration. Les seuls chiffres crédibles seraient ceux émanant de l'Institut médico-légal de Paris, dépendant du Ministère de l'Intérieur et jamais révélés. Or, l'IML a travaillé à la chaîne (et c'est peu dire) pendant cette période, et a eu d'autres chats à fouetter qu'à comptabiliser les cadavres de SDF. Si cependant elle en a eu le loisir et que le Ministère de l'Intérieur ait décidé de rendre publiques ces données, Mme S. Parigi a le devoir de les communiquer.

Une autre source possible est la SAEM « Services funéraires de la Ville de Paris » qui gère l'inhumation des SDF au cimetière parisien de Thiais. Cependant comme elle a été amenée à utiliser les caveaux à décomposition rapide réservés aux indigents pour parer au plus pressé face à l'encombrement des morgues et de L'IML lui-même, je doute que le dénombrement des SDF inhumés à Thiais soit à jour, d'autant plus que, selon son directeur, différencier les SDF des indigents était une tâche impossible. Convenons que la situation d'urgence a considérablement brouillé les pistes et les chiffres si tant est que ceux relatifs aux SDF décédés, en période normale, aient jamais été clairement établis jusqu'à ce jour. Il est à remarquer d'autre part que ce bilan est annoncé avant la fin du mois d'août, ce qui hypothèque de fait toute crédibilité d'une comptabilité mensuelle des décès, et qu'il est assez contradictoirement précédé d'un « a priori », chacun sachant que les bilans relèvent de fait plus d'un « a posteriori ».

Deux décès seulement de SDF ont été officiellement recensés comme liés directement à la canicule. On croit rêver pour une population dont l'INSEE, à partir d'une enquête menée sur les publics « fréquentant les services d'hébergement et les distributions de repas chauds » atteste d'un « état de santé préoccupant » (troubles respiratoires, digestifs, psychiques), qui « ...se dégrade proportionnellement à la durée globale passée à la rue » (Le Monde, 16/04/03). Or, la directrice du Samu Social semble analyser cette durée de la vie à la rue comme un facteur d'adaptation favorable à la survie de cette population : « Les sans-abri

¹ D. Terrolle, « La mort des SDF à Paris : un révélateur social implacable », Etudes sur la mort, n° 122 « Mort et exclusion », L'Esprit du temps, 2002.

souffrent, mais ils sont habitués aux conditions climatiques difficiles. Ils ont même parfois mieux anticipé les fortes chaleurs que nous, se réfugiant dans les bois (Boulogne et Vincennes), sous les ponts, dans les parkings, bouches de métro, etc... ». Cet argumentaire stupéfiant, outre qu'il est contradictoire avec les conclusions de l'INSEE, rend obsolète l'action même du Samu Social qui n'aurait pas eu tant d'idées pour les sauver ! D'autre part chacun sait comment la ville est hospitalière en saison estivale envers les SDF, comment la police en général, celle du métro en particulier, et les vigiles laissent les sans-abri occuper l'espace public et privé comme ils l'entendent. À lire Mme Parigi, nous ne sommes plus dans le réel mais dans la fiction merveilleuse d'un monde à la Walt Disney que les chercheurs ne peuvent que démentir²

Comment alors expliquer les constats alarmants affirmés par ce même Samu Social et repris par la presse régionale le 12 Août, parmi lesquels, Aurélie de Cacqueray atteste que : « L'été est toujours une période difficile pour les SDF parce que beaucoup moins de gens se préoccupent de leur sort, mais les grandes chaleurs aggravent tous leurs problèmes », ou encore Christine Laruelle, médecin au Samu social, confrontée à des cas de déshydratation sévères, qui explique que les plus désocialisés ont tendance à ne pas boire suffisamment. Beaucoup continuent à s'alcooliser, d'autres demandent du café alors qu'il leur faudrait de l'eau. « Certains gardent sur eux plusieurs couches de vêtements de crainte de se les faire voler, et parce qu'ils n'ont pas conscience de la chaleur » précise-t-elle. Elle soigne aussi des brûlures graves « parce que certains dorment au soleil » ou des ampoules aux pieds surinfectées en raison de la chaleur. Si les rues et jardins publics de Paris comptent suffisamment de points d'eau pour désaltérer les assoiffés de la rue, elle remarque que la fermeture par la ville de Paris de plusieurs parcs rendus dangereux par la chute de branches d'arbres complique la situation. Mais, estime-t-elle, le plus préoccupant résulte de la disparition, à la faveur des vacances, du réseau informel de bénévoles et de passants attentifs au sort des SDF. « Ceux qui habituellement nous servent de relais, qui donnent une bouteille d'eau au clochard de leur quartier et qui nous appellent quand il a l'air d'aller mal, ceux-là nous manquent », déplore Christine Laruelle qui demande que « toutes les bonnes volontés se mobilisent ».

Quinze jours plus tard, Mme S. Parigi atteste que le renforcement des « maraudes » et l'efficacité du dispositif du Samu social reposant sur une « très bonne traçabilité des personnes à risque, à savoir les plus faibles » a joué son rôle de prévention. On aimerait en être persuadé si tant de contradictions ne posaient problème. On ne peut déplorer l'absence estivale d'un réseau de bénévoles essentiel dans la veille sanitaire qu'il effectue envers les SDF et dans le rôle de « relais » indispensable qu'il représente pour l'efficacité du Samu social, et affirmer que la « traçabilité » des personnes à risque, reposant sur ce réseau, a été excellente. Quant à la maîtrise par le Samu Social de la cartographie des lieux où les individus les plus faibles pourraient se cacher, elle relève plus du vœu pieux que de la réalité, surtout en été où la fermeture de nombre de structures d'accueil et la traque de la visibilité des SDF intra muros, à Paris, dispersent la population des sans-abri.

Enfin, cette responsable semble ignorer que, selon les travaux du professeur Sanmarco sur les effets sanitaires de la canicule qui en 1983, à Marseille, avait fait en quinze jours 480 morts, c'est dans les semaines suivant la vague de chaleur que le quart des victimes était décédé, se laissant mourir, atteintes d'un « syndrome de glissement » (Le Canard enchaîné du 27/08/03). Elle en fait donc manifestement trop et trop tôt. Pourquoi ? Par soutien « politique » manifeste ? Donne-t-elle ainsi le « la » au monde caritatif ayant en charge les

² P. Gaboriau, D. Terrolle (sous la dir.), *Ethnologie des Sans-Logis. Etude d'une forme de domination sociale*, L'Harmattan, 2003.

SDF ? S'empresse-t-elle de chanter si fort pour couvrir le silence assourdissant de trop de morts ?

Mme D. Versini, précédente directrice du Samu Social de Paris, nous avait habitué à plus de retenu et de prudence sur cette question périlleuse, se contentant de tresser des louanges à la philanthropie qui tient lieu de politique sociale sans prendre le risque d'en dresser le bilan funéraire. On a pu jusqu'à présent d'ailleurs apprécier le mutisme constant du Secrétariat d'Etat à la lutte contre la précarité et l'exclusion, qu'elle dirige, sur la question de la mortalité des SDF. À ne rien en dire, on ne risque pas le ridicule même si ce dernier tue moins sûrement que la canicule les personnes « fragiles ». Tout au plus assistera-t-elle avec compassion et dignité à la prochaine célébration qu'organiserait l'association « Les morts de la rue », comme elle l'a déjà fait. Cela ne coûte rien et permet par ailleurs de persister à taire le nombre excessif de ces décès qui témoigne a contrario des résultats de « l'urgence sociale » qu'elle défend.

À ce propos, le silence des associations caritatives, sans doute en vacances alors que le pic de mortalité habituelle des SDF se situe au mois d'août, reste éloquent même s'il ne va pas jusqu'à la prise de position empressée du président de la Croix Rouge venant au secours d'un premier ministre accablé par la vacance de son pouvoir.

Pondérer le nombre de ces morts, en dénier l'existence même ou ne rien en dire en ce qui concerne les SDF, reste une forme particulière de reconnaissance consensuelle envers les représentants de l'Etat dispensateurs de crédits de fonctionnement, même si ces derniers ont été réduits. Le « marché de la pauvreté » ferait-il ainsi son choix ? Aurait-il la reconnaissance du ventre à défaut du souci d'objectivité envers le sort des « bénéficiaires » dont il est censé, au minimum, témoigner ? On n'ose pas le penser.

Dans ce monde merveilleux où les sans-abri s'en sortent mieux que les vieilles personnes isolées mais possédant un logement, on pourrait pousser la suggestion jusqu'à l'absurde : à la rue, tous ces défunts actuels du troisième ou du quatrième âge auraient appris à mieux s'en sortir. Endurcis, ils auraient mieux résisté. Mr. Raffarin devrait suivre l'enseignement du terrain que dispense la directrice du Samu Social de Paris pour améliorer encore sa gestion comptable. Sans nul doute qu'avec les « communicants » dont il s'entoure qui transmutent le réducteur des crédits de l'APA en réformateur intrépide du statut social du troisième âge, il ne manquerait pas de faire passer cette idée pour une révolution nécessaire. La résistance ahurissante des SDF à la canicule témoigne, s'il en était besoin, que la propagande et le bourrage de mou systématique sont devenus, avec la dissimulation organisée de leur mortalité réelle, l'antienne des « experts » de la question. Pour des personnes dont l'espérance de vie est « réduite », selon les médecins qui les soignent, on en n'attendait pas moins.

(29 / 08 / 2003)